



Gerda Lerner (1920-2013)

Féministe, pionnière de l'histoire des femmes

Linda Gordon, Linda Kerber et Alice Kessler-Harris

Traducteur : Geneviève Knibiehler



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11665>

DOI : 10.4000/clio.11665

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 261-271

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Linda Gordon, Linda Kerber et Alice Kessler-Harris, « Gerda Lerner (1920-2013) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 38 | 2013, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11665> ; DOI : 10.4000/clio.11665

Portrait

Gerda Lerner (1920-2013) Féministe, pionnière de l'histoire des femmes

Linda GORDON, avec l'aide de Linda KERBER &
d'Alice KESSLER-HARRIS

L'historienne Gerda Lerner était remarquable par son éloquence, sa perspicacité et son courage. Toujours prête à défendre l'importance de l'histoire dans sa quête de justice sociale, elle a consacré sa vie à démontrer que les femmes ont une histoire et que le fait de s'en rendre compte avait un impact sur la conscience collective.

« Écrire l'histoire en pensant aux femmes », écrivait-elle dans l'un des essais qui composent le recueil intitulé *Why History Matters: Life and Thought* (1998), « pourrait conduire à une politique transformative ancrée à la fois dans la pensée et dans l'expérience » (xv). Elle est la figure la plus importante de l'histoire des femmes et du genre telle que celle-ci s'est développée depuis les années 1960. Ce domaine, qui, au début de sa carrière, ne concernait qu'une poignée d'historiens et d'historiennes courageux et atypiques, en compte aujourd'hui des milliers. Son expansion a débuté avec la création par Gerda Lerner d'un master à Sarah Lawrence College, lequel a donné lieu à un programme de doctorat à l'Université Wisconsin/Madison, qui a abouti à la création de départements d'histoire des femmes dans la grande majorité des universités américaines.

Tous les historiens lui sont redevables. Elle a fait partie du mouvement intellectuel autrefois appelé *history "from the bottom up"* [du bas vers le haut] qui a pris naissance avec la lutte pour les droits civils des Afro-Américains et a bouleversé la discipline de fond en comble. L'histoire sociale, sous une forme ou sous une autre, était une

discipline peu prestigieuse dans les années 1950, et l'histoire politique était essentiellement celle des rois, des présidents, des cours et des congrès. Gerda Lerner est décédée, le 2 janvier 2013, à Madison, Wisconsin, à l'âge de 92 ans. Le moment est venu non seulement d'honorer sa mémoire et de vanter ses mérites mais aussi de s'interroger sur le sens de son travail.

Gerda Hedwig Kronstein naquit à Vienne en 1920 de parents juifs laïques et fortunés. Sa famille était typique de la bourgeoisie juive d'Europe centrale mais elle était aussi anticonformiste, comme le permettait son statut social. L'autobiographie de Gerda, *Fireweed*, offre un portrait très vivant de la famille et de toute la maisonnée. Son père Robert, jeune officier ambitieux, avait épousé une femme pourvue d'une dot conséquente grâce à laquelle il avait pu fonder une pharmacie florissante ainsi qu'une usine de produits pharmaceutiques. Son épouse – Ilona, la mère de Gerda et de Nora, sa sœur cadette – afficha très tôt des penchants bohêmes, pratiquant ouvertement l'amour libre, le végétarisme et le yoga. Une telle conduite scandalisait la mère de Robert qui ne pensait qu'à préserver ses petites filles de la mauvaise influence de leur mère. Comme elles vivaient dans la même grande maison, quoique dans des appartements séparés, les deux femmes entraient constamment en conflit et les filles étaient sans cesse témoins d'affrontements explosifs. Ilona gagna la première manche en donnant à la jeune sœur de Gerda le prénom de Nora, en référence à la Nora de la pièce d'Ibsen. Elle était cependant malheureuse : sa belle-mère la mettait en fureur, son mari l'ennuyait ; elle aurait voulu divorcer mais, selon la loi autrichienne, il lui aurait fallu abandonner ses filles à son mari (qui les aurait évidemment confiées à sa mère). Au lieu de cela, elle négocia un contrat : Robert et elle donneraient en public l'apparence d'un couple marié, afin de sauvegarder l'indispensable respectabilité bourgeoise, mais mèneraient des vies séparées ; Ilona pourrait prendre plusieurs mois de vacances par an loin de la maison et vivre désormais dans une pièce à l'écart du reste de l'appartement. Les filles furent bien sûr élevées par une kyrielle de nurses et de gouvernantes. Ilona fit l'acquisition d'un studio pour y recevoir ses amants tandis que Robert logeait une maîtresse dans un appartement séparé où il passait la plupart de ses soirées.

C'est ainsi que Gerda non seulement vit sa mère affirmer son indépendance en tant que femme mais dut elle-même acquérir très jeune sa propre indépendance pour compenser l'absence des parents et jouer son rôle d'aînée. En même temps, elle adoptait les habitudes et les libertés qu'autorisait la position sociale des Kronstein. Elle se conduisait de plus en plus mal, à la maison comme à l'école, et flirta même un temps avec la religion catholique. À dix ans, elle fut admise dans un lycée de filles (*Gymnasium*) où elle s'épanouit dans un environnement scolaire très exigeant. Adolescente, elle changea d'attitude vis-à-vis de sa mère, cessant de la rejeter et de la provoquer pour voir plutôt en elle une victime des restrictions imposées par l'ordre social. À cette époque, elle lisait Tolstoï et Gorki et écoutait Louis Armstrong et Bessie Smith.

Depuis les années 1930, les nazis autrichiens, encouragés par leurs frères allemands, s'en prenaient de plus en plus violemment aux ouvriers, aux sociaux-démocrates et aux communistes. La propagande anti-juive et la discrimination s'intensifièrent. En 1934, le conflit ouvert dégénéra en lutte armée. Gerda pouvait entendre de chez elle le bruit des mitrailleuses. Des camarades de classe la poussèrent à prendre discrètement part aux actions des étudiants de gauche – elle lut et fit passer les journaux de gauche et contribua aux activités caritatives du *Secours rouge* qui venait en aide aux familles des personnes arrêtées ou exilées. Son père, inquiet, l'envoya passer l'été 1939 en Angleterre pour qu'elle y étudie l'anglais : elle détesta ce séjour et se débrouilla pour rejoindre un camp de jeunes, dirigé par l'éminent savant communiste J.B.S. Haldane, où elle s'imprégna encore des idées marxistes.

Beaucoup de Juifs s'enfuirent après l'annexion de l'Autriche par Hitler en mars 1938 ; son père, qui avait été prévenu de son arrestation imminente, fut de ceux-là. Ayant entre temps monté une affaire au Lichtenstein, il pouvait envisager d'y faire venir sa famille. La *Sturmabteilung* (la SA ou section d'assaut) arriva juste après son départ, une première fois à la recherche d'ouvrages subversifs, puis avec un mandat d'arrêt. En l'absence du chef de famille, Ilona et Gerda furent arrêtées, pour servir d'otages et le forcer à revenir. La mère et la fille furent emprisonnées pendant six semaines et relâchées seulement après que Robert eut accepté de vendre ses biens

autrichiens à des Gentils pour une bouchée de pain. En prison elles ne furent pas détenues au même endroit. *Fireweed* détaille les horreurs de l'incarcération. Gerda survécut grâce à l'aide de compagnes de cellule communistes qui partageaient avec elle leur maigre pitance.

Lorsqu'elle arriva aux États-Unis en 1939, seule et sans patrie, Gerda était adolescente et avait déjà été soumise à des influences quelque peu divergentes : l'assurance et la confiance en soi propre à la haute société dans laquelle elle avait grandi ; l'indépendance féminine et sexuelle professée par sa mère ; la terreur du nazisme et de la prison. Ce sont ces forces qui lui permirent plus tard de trouver son chemin dans la vie.

Elle parvint à entrer aux États-Unis grâce à un ancien petit-ami viennois aux idées de gauche qui avait émigré un peu plus tôt et qui la présenta comme sa fiancée. Ils se marièrent et divorcèrent aussitôt en toute amitié. C'est dans le cercle des réfugiés antifascistes germanophones qu'elle rencontra alors Carl Lerner, un directeur de théâtre communiste dont elle tomba amoureuse. Ils se marièrent en 1941 et déménagèrent à Los Angeles où ils se rapprochèrent de la gauche hollywoodienne. Carl commença une brillante carrière de monteur – il fut remarqué surtout pour son travail sur *Twelve Angry Men* – et Gerda se mit à écrire. D'abord des nouvelles, dont l'une fut publiée dans une revue littéraire californienne de gauche, *The Clipper*. Elle écrivit un roman, *No Farewell* (1955), basé sur sa vie en Autriche, et collabora avec son mari à quelques scénarios, notamment celui de *Black Like Me* (1964) que Carl mit en scène. Elle participa en 1951 avec l'une de ses meilleures amies, Eve Merriam, à une comédie musicale off-Broadway intitulée *The Singing of Women*. Sa fille Stephanie naquit en 1946, son fils Dan en 1947. Carl et elle étaient tous deux membres du parti communiste, au sein duquel elle fit preuve de réels talents d'organisation ; elle devint bientôt l'une des responsables nationales au Congrès des femmes américaines, identifié comme communiste et rattaché à la Fédération démocratique internationale des femmes, elle-même sous domination soviétique. Au PC, elle découvrit l'opposition organisée à ce qu'on appelait alors le « chauvinisme masculin » (machisme) et au racisme. Elle lut l'œuvre de la féministe marxiste Mary Inman et fit connaissance avec le racisme profondément ancré de l'Amérique.

La carrière de Carl Lerner ayant été anéantie par la liste noire du maccarthysme d'Hollywood, Gerda et lui retournèrent à New York avec leurs deux enfants. Ils quittèrent le PC. Les persécutions étaient très traumatisantes ; comme on pouvait s'y attendre, Gerda renia son passé communiste pendant quatre décennies. Mais elle resta fidèle à ses amis et fut révoltée par les « témoins amicaux » qui dénonçaient les autres aux « comités sur les activités anti-américaines ». Carl trouva du travail comme monteur grâce à des amis ; Gerda utilisa ses talents d'organisatrice dans des groupes de femmes comme la Parent Teacher Association (PTA) et elle fit partie des premiers membres de la National Organization of Women-NOW (où elle était loin d'être la seule ancienne communiste).

En 1962, à 38 ans, Gerda entra à la *New School for Social Research* où, malgré son statut d'étudiante, elle donna des cours de premier cycle sur l'histoire des femmes aux États-Unis, ce dont elle a toujours été très fière. Elle accéda ensuite au troisième cycle à Columbia University. De plus en plus préoccupée par l'articulation des problématiques « femmes » et « race », de moins en moins attentive aux mises en garde et aux dépréciations proférées par ceux qui lui suggéraient des sujets plus classiques et plus nobles, Gerda rédigea une thèse sur les sœurs Grimke, militantes abolitionnistes. À cette époque, la seule autre historienne à travailler sur le mouvement de défense des droits des femmes au XIX^e siècle était Eleanor Flexner, qui était elle aussi, comme par hasard, communiste. Avec la plus grande assurance, Gerda proposa sa thèse à un grand éditeur, Houghton Mifflin, qui la publia moins d'un an après sa soutenance. C'était un geste intelligent et ambitieux, car à cette époque les presses universitaires auraient probablement dédaigné un ouvrage sur l'histoire des femmes. Mais sa facilité à obtenir l'accord d'un éditeur tenait aussi à la qualité de son style – belle réussite pour une femme dont la langue maternelle n'était pas l'anglais.

Carl tomba malade et l'on diagnostiqua une tumeur au cerveau. Après l'avoir soigné jusqu'à sa mort, tragique et brutale, Gerda écrivit en 1978 *A Death of One's Own*, témoignage d'une grande profondeur et d'une rare honnêteté. Elle y évoquait leur relation, le droit de son mari à tout savoir de sa maladie, la violence et le mystère de la mort. Elle ne s'est jamais remariée. La perte de Carl était reliée dans son esprit à la

mort des membres de sa famille assassinés par les nazis. Elle était toujours portée à faire une interprétation historique des événements : « Il faut retracer le passé pour survivre au présent. Rassembler toutes les pièces... les souvenirs, les cendres dans les ruines, les révélations soudaines ». Ces mots pourraient figurer en exergue de son autobiographie, *Fireweed* (2002), la plus belle du point de vue stylistique, et la plus émouvante de ses nombreuses publications. Mais ce récit est aussi une histoire, pour laquelle elle a effectué des recherches méticuleuses, s'apercevant souvent que les documents d'archive faisaient mentir ses souvenirs (ce qui pourrait servir de leçon à tous les historiens), une histoire qui l'a obligée à se replonger dans les horreurs du nazisme et la solitude de ses jeunes années¹.

En 1968, Lerner commence à enseigner à Sarah Lawrence College et en 1972, en partenariat avec Joan Kelly, historienne de la Renaissance, elle y met au point un programme de master sur l'histoire des femmes, le premier aux États-Unis. Douze ans plus tard, en 1980, elle occupe une chaire à l'Université du Wisconsin, malgré la résistance de nombreux collègues ; elle y crée un diplôme de troisième cycle en histoire des femmes. Défendre l'histoire des femmes revenait à convaincre toute une génération d'historiens qu'il fallait faire une place à cette nouvelle discipline. Sa propre histoire l'avait préparée à cette tâche. Les Juifs, écrit-elle dans *Fireweed*, ont brandi leur histoire « comme l'outil fondamental de la survie de leur peuple » (*Why History Matters: Life and Thought*, 1997, p. 207). Les femmes devaient faire de même. L'histoire des femmes nous a déjà, pensait-elle, « forcé à nous demander non seulement pourquoi certains contenus ont été omis, ignorés, banalisés, mais aussi qui décide ce qui doit être ou non retenu » (*Why History Matters*, p. 131). Pour toute une génération de jeunes historien(ne)s des femmes, elle fut l'architecte du Coordinating Council on Women in the Historical Profession (CCWHP), lequel, à partir de 1969, persuada l'American Historical Association et l'Organization of American Historians de réunir leurs efforts pour améliorer le statut des femmes. Gerda Lerner

¹ Dans un essai publié dans *Why History Matters*, « In the Footsteps of the Cathars », G. Lerner commente son propre étonnement en découvrant ce qui restait des camps d'internement dans le sud de la France (p. 20-22).

était très exigeante, avec elle-même comme avec ses collègues ; son emploi du temps était toujours très chargé et elle ne laissait personne indifférent. Aimée et admirée par une foule de disciples dévoué(e)s, elle n'était pas toujours bien accueillie par les historiens traditionnels qui n'épousaient pas ses objectifs.

Deux approches intellectuelles et personnelles ont marqué sa carrière : une appréhension viscérale du fonctionnement du pouvoir et le sens de la connexion entre les différentes formes d'inégalité et d'oppression – classe sociale, origine ethnique, genre, impérialisme planétaire. Ce sens aigu de l'exercice du pouvoir caractérise à la fois son travail de recherche et ses activités militantes. Organisatrice avisée dans les deux postes qu'elle a occupés à l'université, elle savait qu'il ne suffirait pas d'enseigner l'histoire des femmes pour obtenir le respect de ses collègues historiens ; elle mit donc au point des stratégies pour bâtir des programmes d'histoire des femmes jouissant à la fois d'une grande visibilité et d'une parfaite autonomie. À l'Université du Wisconsin, elle eut l'audace (la *chutzpah* en yiddish) de poser une condition avant d'accepter le poste qu'on lui offrait : l'université et le département devaient promettre d'embaucher une deuxième personne pour le même champ de recherche. C'est moi qui ai été nommée à ce poste. Arrivée à Madison en 1984, j'ai été pendant 17 ans la plus proche collaboratrice de Gerda. La visibilité de ces programmes, que Gerda défendait bec et ongles, attira des étudiant(e)s de premier ordre prêt(e)s à prendre des risques et à poursuivre des études de troisième cycle, non pas seulement en vue d'un emploi, mais aussi pour compléter leur engagement militant pour la justice sociale. Dans le Wisconsin, par exemple, le diplôme de troisième cycle en histoire des femmes exigeait des étudiant(e)s une implication personnelle dans les programmes d'assistance aux personnes défavorisées. Il fallait organiser régulièrement pour le grand public des conférences sur l'histoire des femmes et développer un projet ayant pour but d'introduire l'histoire des femmes dans les écoles publiques : plusieurs diaporamas d'images et de textes – c'était bien avant Powerpoint – sur les femmes au travail, les femmes et le sport, les femmes engagées, furent produits à l'intention des niveaux primaire et secondaire et présentés dans les classes. Ces projets contribuèrent à

tisser une communauté très soudée d'étudiant-e-s de troisième cycle, dont beaucoup sont aujourd'hui des historien-ne-s réputé-e-s.

En même temps Gerda restait une chercheuse active et influente – elle n'aurait probablement pas pu prévoir cependant quelles parties de son œuvre allaient avoir l'impact le plus important ni où cet impact serait le plus sensible. Après le livre sur les sœurs Grimke, son enseignement et ses travaux de recherche n'eurent plus jamais pour objet la petite poignée de femmes appartenant à une élite sociale et déjà connues des historiens. En 1969, elle fut pionnière parmi les historiennes de la deuxième vague, en consacrant un article, « The Lady and the Mill Girl » [La dame et la fille du moulin], aux différences de classe entre les femmes de l'époque jacksonienne aux États-Unis.

C'est son deuxième livre, un recueil de témoignages intitulé *Black Women in White America* (1972), qui eut en son temps le plus grand retentissement. L'histoire afro-américaine était alors en plein essor, mais il n'existait aucun ouvrage, pas même un article sur les femmes noires. Les sceptiques pensaient, comme ils l'avaient fait pour les femmes en général, que le manque de sources condamnait de tels projets à l'échec. Si bien que le livre de Gerda Lerner constituait à la fois un acte politique et une révélation : il contenait une mine d'informations et d'indices pour la recherche d'autres sources. Il était *la* preuve que l'on pouvait écrire une histoire des femmes afro-américaines. Grâce à ce livre, toute une génération d'historiennes noires se sentirent soudain plus fortes².

Gerda Lerner était déjà féministe dans les années 1940, mais au cours des décennies qui suivirent ses orientations politiques et intellectuelles s'élargirent et se transformèrent. Comme beaucoup de femmes de sa génération et de son milieu politique, elle était un peu mal à l'aise au début avec les questions sexuelles soulevées par le mouvement de libération des femmes ; par exemple elle craignait, comme Betty Friedan, que le style provocateur du mouvement et le *coming-out* des lesbiennes stigmatisent la cause de l'égalité des femmes

² Ce livre est le seul à avoir été traduit en français, dès 1975 : De l'esclavage à la ségrégation : les femmes noires dans l'Amérique des Blancs. Textes choisis et présentés par Gerda Lerner ; traduits de l'anglais par Henriette Étienne et Hélène Francès, Paris, Denoël-Gonthier, 1975.

et de l'histoire des femmes en particulier, crainte qui ne l'a pas quittée jusqu'au début des années 1980. Mais tout changea lorsqu'elle se lança dans le travail de recherche et d'écriture qui allait être publié en deux tomes sous le titre *Creation of Patriarchy and Creation of Feminist Consciousness* (1986 ; 1993). Comme Simone de Beauvoir, elle considérait la patriarcat comme une construction historique et une forme de domination avec une dimension aussi bien sociale que psychologique ; surtout, ce système était, selon elle, susceptible d'évoluer.

Pour mener à bien cet ouvrage, fondé sur la conviction que le patriarcat était la première et ultime source d'oppression, elle avait laissé de côté l'histoire moderne des États-Unis pour se plonger dans l'anthropologie, l'archéologie, la mythologie et la naissance de l'Europe moderne ; et elle s'était remise à lire de nombreux travaux de recherche d'auteurs allemands et anglais. Cette étude globale de la civilisation occidentale relevait à la fois d'une démarche encyclopédique et d'une référence aux théoriciens allemands – elle retrouvait son éducation germanique pour utiliser contre eux-mêmes les chercheurs du XIX^e siècle qui avaient étudié le patriarcat : Bachofen, Marx et Engels. Son point de vue était que le contrôle de la sexualité et de la fonction reproductive des femmes était à l'origine de toutes les formes de domination – position féministe bien plus que marxiste. Dans le premier tome, elle citait des sources prouvant l'existence de sociétés pré-patriarcales où les femmes étaient égales voire supérieures aux hommes ; elle évoquait la thèse du « matriarcat primitif » et de l'existence d'un culte des déesses. Comme on pouvait s'y attendre, son travail fut sévèrement critiqué par les anthropologues et les spécialistes de l'histoire ancienne.

Le deuxième tome couvrait le Moyen Âge et le début de l'époque moderne en Europe. Gerda Lerner pouvait s'appuyer sur beaucoup plus de travaux d'historiens reconnus pour critiquer violemment le système patriarcal, qu'elle accusait d'avoir anéanti toutes les capacités des femmes. Ce faisant, elle dépréciait néanmoins tout ce qu'avaient accompli les femmes au cours des siècles, comme le fit remarquer l'historienne Lynn Hunt. Mais, même dans cet ouvrage, la modernité de son approche historique est notable. Se refusant à considérer le patriarcat comme une donnée biologique, elle pensait, conformément à la tradition marxiste, qu'il était la conséquence de l'essor de

l'agriculture. Elle relevait précisément les différents avatars du patriarcat suivant les milieux socio-économiques où ils avaient éclos ; pour elle, l'appropriation du travail des femmes par les hommes était la preuve que la subordination des femmes est une question économique et non pas seulement culturelle ; elle ne cessait de rappeler au lecteur l'existence d'une discrimination de classe entre les femmes.

Cet ouvrage contenait une idée-force apparue depuis quelque temps dans ses cours et ses conférences : le fait de priver les femmes d'éducation et de la connaissance de leur propre histoire était le fondement même de leur subordination. L'histoire des femmes, répétait-elle à son auditoire, est la clé de la liberté des femmes. Il s'agissait là bien sûr d'une théorie franchement anti-matérialiste, puisqu'elle minimisait l'importance de la subordination économique des femmes et par conséquent de leur dépendance vis-à-vis des hommes. D'autre part, de nombreux historiens et historiennes rechignaient à désigner un unique facteur comme origine de la domination masculine. Mais c'était l'organisatrice qui s'exprimait en l'occurrence. Elle plaidait la cause de l'histoire des femmes, l'œuvre de toute sa vie, et voulait empêcher que celle-ci soit enfermée dans un champ à part et abandonnée aux seuls spécialistes. Elle préconisait une approche holistique de l'histoire ; elle voulait que l'histoire fasse avancer la connaissance de toutes les formes d'injustice. Personne n'a décrit mieux que Natalie Zemon Davis « son combat infatigable pour l'égalité de genre et de race, et le courage avec lequel elle a tenté d'appréhender les méandres du patriarcat dans l'histoire. Sa vie fut exemplaire en ce qu'elle a réussi à surmonter les persécutions et les pertes, à garder espoir, à tisser des liens. Sa pensée a une immense portée ; elle nous guide et nous accompagne – comme le souvenir de son rire ». Ces qualités lui valurent d'être reconnue comme une historienne de premier rang, comme en témoignent les dizaines de récompenses reçues, dont la présidence de l'Organization of American Historians, 17 titres honorifiques, et la Croix d'Honneur autrichienne pour les Sciences et les Arts.

Ayant appris à ses dépens l'importance du travail de documentation, elle a conservé très soigneusement tous ses écrits et les a confiés à la Schlesinger Library for the History of Women (Radcliffe

Institute, Harvard University). Le calendrier de publication des premières sections est consultable en ligne et les données s'enrichiront au fur et à mesure que la donation sera traitée. Une série de documents en allemand concernant sa famille est disponible en ligne aux Archives du Leo Baeck Institute à New York.

Elle éprouvait à la fin de sa vie une certaine déception : elle craignait que l'attention soit de moins en moins centrée sur les femmes et la mobilisation collective, à cause du virage vers l'histoire du genre ; elle constatait aussi que la recherche historique sur les questions essentielles de notre passé s'intéressait peu aux femmes. Les désillusions de Gerda étaient aussi planétaires que ses ambitions : les inégalités grandissantes, le fondamentalisme religieux, la montée de la xénophobie et du racisme à travers le monde, la politique militaire et sécuritaire des États-Unis. Mais elle était d'une nature enthousiaste et la moindre petite avancée gagnée par les mouvements sociaux lui remontait le moral. Le « printemps arabe » et le mouvement *Occupy* l'ont fait sauter de joie. Lors des manifestations de masse pour la défense des syndicats à Madison, Wisconsin, à l'automne 2011, elle était aux anges ; elle avait demandé à son fils Dan de l'y emmener, regrettant seulement, étant donné son état de santé, de ne pouvoir y être tous les jours.

Traduction de l'anglais (américain) par Geneviève Knibiehler